DISSERTATION
SUR
QUELQUES MALADIES
DES
ENFANS.

Gratum eſt quod Patriæ civem populoque dediſti,
Si facis ut Patriæ, ſit idoneus, utilis agas.
Utilis & bellorum & pacis rebus agendis.

JUVENAL. ſat. 14. ℣. 70. 71.



A MONTPELLIER,
Chez J. F. TOURNEL & J. G. TOURNEL,
Imprimeurs du Département & de l'Univerſité,
1791.



A MESSIEURS

LES MEMBRES

COMPOSANT LE DIRECTOIRE DU DISTRICT DE GRASSE, DÉPARTEMENT DU VAR.

MESSIEURS,

Permettez à un de vos Compatriotes, admirateur de vos vertus civiques, de vous offrir l'hommage de ſes ſentimens affectueux. Permettez à un jeune Citoyen qui a donné, depuis le commencement de la Conſtitution, des preuves très-authentiques de ſon civiſme & de ſon amour pour l'heureuſe révolution qui s'opère en France, qui, perſuadé de cette maxime ſublime,

Dulce & decorum pro patria mori,

ne trouve rien de plus glorieux que

de facrifier fa vie pour la défenfe de la Patrie, qui, imbu encore de ce principe d'humanité : *homo ſum, & nihil quod humano eſt à me alienum puto*, s'eſt voué par état au foulagement de l'humanité fouffrante (heureux s'il peut un jour fe rendre en état d'être utile à fes Concitoyens !) permettez-lui, dis-je, de dédier fa thèfe à une Adminiſtration dont les lumières & le patriotifme font connus de tout le monde. Jaloux depuis long-temps de vous manifeſter fes fentimens de reconnoiſſance & d'admiration, fur la manière honorable dont vous vous comportez dans la place où votre patriotifme & vos fentimens philantropiques vous ont élevé, il n'attendoit qu'une occafion favorable pour s'acquitter de ce devoir. Qui mieux que vous, MESSIEURS, mérite ces fentimens ? Voués, depuis le commencement de la révolution à l'intérêt public, fouvent en bute à tous les traits de la calomnie, abforbés dans le pénible exercice de vos fonctions,

chargés de l'exécution d'une Conſtitution que des Catons & des Brutus nous ont donnée ; d'une Conſtitution dont les peuples les plus lointains ne parlent qu'avec tranſport, qu'ils nous envient, & que leurs ſoupirs enflammés appellent dans leurs climats ravagés ſans ceſſe par le monſtre de la féodalité, & où le deſpotiſme arrogant & féroce, dicte ſes volontés arbitraires ; d'une Conſtitution qui a détruit, juſques dans ſes fondemens, ce monſtrueux ſyſtême d'où nâquit le privilége de s'élever au-deſſus de ſes égaux, d'opprimer le peuple, & de s'approprier ce qu'il y avoit de plus pur dans le fruit de ſes travaux & de ſes ſueurs ; qui a aboli pour jamais cette honteuſe diſtinction d'ordres, où le plus nombreux & le plus utile ne ſe trouvoit compris que pour relever l'éclat des deux premiers ; qui a rétabli la qualité d'homme, depuis ſi long-temps avilie, dans toute ſa dignité originelle ; qui a réintégré les Citoyens dans tous les droits qui déri-

vent de la nature; qui a donné la faculté au pauvre, que des inſtitutions abſurdes avoient condamné à vivre dans la plus grande obſcurité, de s'élever par la ſeule force des talens & du mérite aux premières places de l'état; qui a ſéparé les pouvoirs ; qui a réduit le trône à l'heureuſe impuiſſance de faire le mal, & l'a revêtu de toute l'autorité neceſſaire pour faire le bien; qui a rendu les miniſtres reſponſables de leurs actions; qui a chaſſé d'auprès du trône cette engeance de Courtiſans, vils adulateurs qui ont toujours été prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience, pour contenter les paſſions de celui qui régnoit; qui a rendu à la circulation ces biens immenſes que nos Rois, par une fauſſe piété, avoient conſacrés à une ſtagnation dévorante; qui a affranchi l'agriculture d'un impôt qui deſſéchoit, depuis mille ans, cette ſource de proſpérité nationale; qui a dégagé le commerce des entraves qui arrêtoient à chaque pas ſa marche & ſes progrès ; qui nous a

donné un code ſimple & intelligible à tous les citoyens, à la place de cette multiplicité de formes & de circuits judiciaires qui étouffoient la juſtice; enfin, d'une conſtitution qui a ſubſtitué partout l'humanité à l'oppreſſion, la raiſon aux préjugés, la réalité à l'illuſion, l'amour de la Patrie à l'égoïſme. Intimément perſuadés de la ſageſſe de cette Conſtitution, vous l'avez maintenue avec un bras vigoureux; vous avez déjoué les projets que des mal-intentionnés avoient machiné contre elle; vous avez éteint par une conduite ſage & ferme les torches du fanatiſme qu'une foule d'hipocrites qui ne parlent du ciel que pour mieux aſſervir la terre, avoient tâché d'allumer, & vous avez éloigné conſéquemment de nos paiſibles contrées, ces ſcenes horribles qui ne ſe ſont que trop renouvelées dans ces cantons. Deux raiſons bien fortes m'ont obligé à vous préſenter ma petite diſſertation, c'eſt comme je l'ai expoſé, 1°. les ſentimens de gratitude à votre

égard; 2°. c'eſt que n'ayant pu dans mon abſence faire connoître à mes concitoyens la profeſſion publique de mes ſentimens patriotiques, je me rendrai en quelque ſorte coupable, ſi je manquois la ſeule circonſtance qui me fournit un moyen d'y ſuppléer. O vous, Messieurs, qui avez donné des preuves de votre patriotiſme, de votre fermeté & de vos lumières; qui avez maintenu la tranquilité publique dans nos contrées, continuez votre carrière avec cette dignité avec laquelle vous l'avez commencée, & la poſtérité, toujours juſte, vous donnera ces éloges qu'il eſt impoſſible que ma foible plume trace.

Je ſuis, Messieurs, avec tout l'attachement d'un Français libre & loyal,

Votre très-affectueux concitoyen,

MIREUR, Bachelier en Médecine.

A Montpellier, le 15 Novembre 1791.



DISSERTATION

SUR

QUELQUES MALADIES DES ENFANS.

LORSQUE j'ai entrepris le travail qui eſt ſoumis, Meſſieurs, à votre jugement, je ne me ſuis point diſſimulé combien il ſeroit imparfait ; je ne me ſuis point diſſimulé auſſi qu'il n'eſt que le fruit d'une étude de quatorze mois ; étude qui malheureuſement n'a pas été toujours continuée : je ne l'aurois jamais entrepris, à dire vrai, ſi j'avois eu préſent à l'eſprit ce principe d'*Horace*, *ſumite materiam veſtris qui ſcribitis æquam viribus, & verſate diu quid ferre recuſent, & quid valeant humeri ?* Mais imbu de ce qu'a dit *Pline* dans la préface de ſon ouvrage, qu'il eſt toujours glorieux de tenter de grandes choſes, parce qu'on tient quelque compte à ceux qui ne réuſſiſſent pas, des efforts qu'ils ont fait

pour en venir à bout, je me ſuis déterminé à embraſſer un travail qui étoit au-deſſus de mes forces. Je vous prie, Meſſieurs, d'avoir égard à l'aveu que je fais, & d'être indulgent à mon égard.

AVIS GÉNÉRAUX.

Nourriſſage.

Il eſt ſans doute très-important de nourrir les enfans avec du bon lait; une mauvaiſe nourriture à cet âge eſt une ſource de maux. Il ſeroit à ſouhaiter pour cet effet, que les mères ne vouluſſent point ſacrifier leurs enfans à leur commodité; il ſeroit à ſouhaiter qu'elles ſe perſuadaſſent qu'elles ſont indiſpenſablement obligées de diriger, d'aſſiſter leurs enfans depuis leur naiſſance juſqu'à ce qu'ils puſſent eux-mêmes ſe conduire. Les animaux eux-mêmes leur en donnent l'exemple; ils n'abandonnent leurs petits que lorſqu'ils ſont en état de trouver leur liberté & leur ſubſiſtance dans leurs forces & leur induſtrie. La chèvre qui a mis bas & qui nourrit ſon fruit, le reconnoît & accourt à ſa voix; ſi on lui en préſente un autre elle lui refuſe la mammelle. C'eſt une expérience que j'ai faite mille fois. Et comment en effet une mère peut-elle ſe ſéparer de cette portion précieuſe d'elle-même? La ſanté de l'un & de l'autre, comme l'ont fort bien remarqué *Undervoold*, *Ballexſerd*, *Fourcroi*

x autres, tient à l'accompliſſement de ce premier devoir. Tout le monde ſait qu'un enfant nouveau né exige des ſoins réfléchis & minutieux, qui ne peuvent être ſentis & rendus que par la tendreſſe ; en effet, quelle autre qu'une mère peut porter une attention conſtante aux beſoins multipliés & toujours renaiſſans d'un individu qui n'a pour les exprimer que des cris ſouvent mal-entendus & mal-compris par une mercenaire dont les procédés ne ſont nullement dirigés par une tendreſſe éclairée & réfléchie. Vous avez bien ſenti tous ces inconvéniens, ô mère mille fois tendre, qui vous élevant au-deſſus des préjugés où ſont plongées une infinité de perſonnes de votre ſexe, m'avez allaité & m'avez prodigué les ſoins d'une vraie mère ! Grâces vous ſoient rendues ! Vous les ſentez auſſi vous toutes qui, bien-loin de refuſer à votre propre enfant cette partie de vous-même, & faire des efforts dangereux pour prodiguer indignement votre propre ſubſtance, verſez ſuivant ſon cours naturel votre lait dans la bouche de celui qui eſt en droit de l'attendre, & qui lui indique, par le mouvement de ſes lèvres, le beſoin qu'il en a. Il eſt des femmes qui s'imaginent que ces ſoins nuiroient à leur délicateſſe & gâteroient leur teint, c'eſt une aſſertion qui, outre qu'elle eſt barbare, eſt encore fauſſe ; car ſi une femme eſt un peu ſenſible à la perte de ſes charmes, & qu'elle veuille les garantir des attaques deſ-

ructives d'une longue convaleſcence & de mill
accidens qui les feroient bientôt éclipſer, n
doit-on pas conſeiller d'allaiter ſes enfans
attendu que c'eſt le véritable moyen de conſer
ver ſon embonpoint, la fraîcheur de ſon tein
& même la beauté de ſon ſein. L'expérience
journalière prouve que la ſuppreſſion forcée de
ſon lait, dans le temps de ſa plus grande
affluence aux mammelles, les flétrit cent fois
davantage. Tous les voyageurs rapportent qu'en
Géorgie, où toutes les mères nourriſſent leurs
enfans, elles conſervent ſi bien leurs attraits,
qu'à l'âge de quarante-cinq ans elles inſpire-
roient la plus vive paſſion à un Européen. Le
voyageur *Chardin* rapporte que la nature en
aucun lieu n'a répandu plus de grâce dans la
phyſionomie, plus d'attraits, plus de char-
mes plus de beauté, ni de plus belle taille,
que dans ce pays, qu'on n'y voit point de
figure laide. Cette coutume d'allaiter leurs
enfans leur a conſervé le plus beau ſang du
monde. *Strabon* dit auſſi que nulle part les
hommes n'étoient auſſi grands, auſſi beaux,
& que leurs femmes étoient les plus belles de
toutes les femmes. O vous, charmantes Fran-
çaiſes, qui êtes jalouſes de vos charmes, nour-
riſſez vos enfans, & vous plairez toujours ! Si
vous ne vous ſouciez pas de vos attraits, ſi ce
moyen n'eſt pas aſſez puiſſant, je vous dirai, en
interprète de la nature, qu'en allaitant vous
ſatisfairez à la juſtice, à l'humanité, que vous

ériterez la plus vive reconnoiſſance de vos
ſans, que vous édifierez le monde en vous
onorant vous-même; vous pourvoirez outre
la à la conſervation de votre ſanté, & à celle
e la moitié de vous-même; car l'enfant accou-
umé depuis ſon enfance à une nourriture qui a
onſervé ſon être & développé ſon accroiſſe-
nent, trouvera dans ſon analogie plus de con-
ormité à ſes tendres organes, que dans une
ourriture nouvelle & quelquefois aſſez diffé-
ente, que lui donnera une mercenaire, qui
aura ſon ſang corrompu, & qui lui donnera une
humeur vicieuſe qui, dérivant d'une ſource
impure, portera ſa faulx tranchante dans les
tendres racines de ce jeune arbriſſeau, ou qui,
n'étant pas, ſi vous voulez, vicié, n'aura pas
reçu le degré de préparation qui convient aux
organes délicats de ce nouveau né, & que
la criminelle indifférence de ſes parens aban-
donne ainſi au haſard. J'ai lu quelque part une
comparaiſon aſſez ingénieuſe; l'auteur dit:
» imaginez-vous deux luths parfaitement d'ac-
cord & mis à l'uniſſon; vous n'aurez encore
qu'une image groſſière de la parfaite corref-
pondance des parties d'un enfant avec celles de
ſa mère. » Je dirai, dans un élan de colère,
comme dit Jean-Jacques, que la première
femme qui s'eſt affranchie volontairement de ce
ſoin, auroit dû être regardée comme l'opprobre
de ſon ſexe; & comme les malheurs qui vien-
nent de cette indigne pratique peuvent devenir

aussi ceux de tout un empire, je crois qu'il sero digne à tous égards de la politique de l'Assem blée Législative, qui nous fait concevoir le plus grandes espérances, de remettre en hon neur un usage trop négligé, & qui est si essen tiellement utile au bien physique & moral de la société. Je suis surpris que le grand moraliste M. *Taleyrand*, n'en ait pas fait un article dans son plan d'éducation. Quelle seroit votre honte, ô mères qui négligez un devoir si saint ! si cet enfant pouvoit vous dire : Quoi ! c'est donc ainsi que vous me livrez à des soins étrangers ? vous ne m'avez donc engendré que pour assouvir votre passion voluptueuse..... Sans doute que vous ne m'avez porté dans vos flancs qu'avec chagrin, puisque vous vous débarrassez de moi aussitôt que je vois la lumière....... Est-ce donc vous que j'appelerai désormais du tendre nom de mère ?.... Vous qui m'arrachez le trésor dont l'Auteur de la nature vous a faite dépositaire pour mon plus grand bien ! Non, ce n'est point vous qui méritez un nom aussi saint, puisque vous fermez vos oreilles & votre cœur à la voix de la nature. S'il vous disoit encore : voyez cette chatte, qui sous vos yeux, tend avec complaisance sa mammelle à ses petits, & qui en défend avec soin l'accès à une main hardie & étrangère ; voyez cette chienne qui toujours agitée par la crainte, se prive plutôt de sa nourriture que d'abandonner un seul ins-

tant à une main téméraire le fruit de ſes amours (1). Voyez la lionne, la tigreſſe dépoſer dans leurs forêts toute leur férocité pour ouvrir tendrement leurs entrailles à ceux qu'elles ont mis au jour. Que répondriez-vous à ces reproches ? Si l'organe de leur voix & leurs facultés intellectuelles ne leur permettent pas de vous les adreſſer à cet âge, craignez qu'un jour ils ne vous les faſſent, & qu'ils ne ſe comportent à votre égard comme ce jeune Romain, frère naturel des Gracques, qui, de retour d'une victoire qu'il avoit remporté, fit un plus beau préſent à ſa nourrice qu'à ſa mère, en diſant : je dois plus à ma nourrice qu'à ma mère. O vous qui devez être un jour la moitié de moi-même ! vous qui devez partager ma joie comme mes peines ! permettez-moi de vous dire que l'objet principal de votre deſtinée dans le monde étant la propagation de l'eſpèce, vous ne ſerez vraîment reſpectable, qu'autant que vous vous acquitterez de tous les devoirs que vous preſcrit votre titre ſacré de mère ; permettez-moi auſſi d'eſpérer que vous vous perſuaderez que ſi le

(1) Au ſujet d'une chienne, j'ai lu une anecdote dans le temps qui m'étoit échappée ; mais qui m'a été rappelée par une Demoiſelle fort aimable, fort ſpirituelle & fort érudite. C'étoit une chienne, qui, manquant de lait, confia ſes petits à une autre chienne ; & pendant que cette dernière allaitoit, elle alloit lui chercher la nourriture qui lui étoit néçeſſaire.

nourrissage vous occasionne des peines, même de l'assujettissement, il vous en dédommagera au centuple, par le plaisir inexprimable que vous fera goûter ce sentiment exquis dont le Créateur vous a doué pour le fruit de vos entrailles, par l'attachement, & les complaisances de la part de votre époux qui agmenteront sans cesse par la vue habituelle de ce vrai lien de l'amour conjugal. Moi-même je me convaincrai de ce qu'a dit l'auteur de l'*Emile* : » Un père, dit ce législateur du genre humain, quand il engendre & nourrit ses enfans, ne fait en cela que le tiers de sa tâche ; il doit des hommes à son espèce, il doit à la société des hommes sociables ; il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette & qui ne le fait pas, est coupable, & plus coupable peut-être quand il ne la paye qu'à demi. Celui qui ne veut point remplir les devoirs de père n'a point le droit de le devenir ; il n'y a ni travaux ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfans & de les élever lui-même ; & alors, à l'exemple de Caton le Censeur, qui, quoique chargé du gouvernement de Rome, éleva lui-même son fils dès le berceau, & avec un tel soin, qu'il quittoit tout pour être présent quand la nourrice (c'est-à-dire, la mère) le remuoit & le lavoit ; & à l'exemple d'Auguste, qui, quoique maître du monde qu'il avoit conquis, & qu'il régissoit lui-même, enseignoit à ses petits-fils à écrire,

à nager, les élémens des ſciences, &c. » je ne dédaignerai point de partager ce ſaint devoir avec vous.

Nous liſons dans les livres anciens, & ſurtout dans *Démoſthène*, qu'autant les mères-nourrices de leurs enfans étoient reſpectables, autant les nourrices gagées étoient mépriſées. On lit dans ce grand Orateur l'hiſtoire d'une femme citoyenne accuſée en juſtice de s'être louée pour nourrice, qui ne ſe diſculpa de l'accuſation qu'en alléguant que la misère l'avoit réduite à la baſſeſſe de cette condition. Les Romains penſoient là-deſſus comme les Grecs, *Tacite* nous dit que c'étoit une coutume établie dès les premiers temps que chaque Romaine deſtinoit ſon propre lait à ſon enfant, mais cette coutume diſparut, puiſque nous liſons qu'un jour Céſar reprocha aux Dames Romaines ce que nous pourrions reprocher aujourd'hui aux Dames Françaiſes, qu'au lieu d'enfant, on ne leur voyoit plus porter que des chiens & des ſinges ſur leurs bras. *Tacite* nous dit que les Germains ne ſavoient ce que c'étoit que d'abandonner leurs enfans à des nourrices d'emprunt, que chaque mère s'acquittoit elle-même de ce devoir; il eſt des nations, au rapport des voyageurs, qui ſont d'une ſi grande ſévérité là-deſſus, qu'elles ſoupçonneroient d'infidélité les femmes qui ne rempliroient pas ces fonctions.

Un hiſtorien eſpagnol rapporte, qu'à la Chine une des principales conditions pour faire ad-

mettre une femme dans quelque emploi un peu distingué ; c'est qu'elle ait nourri de son propre lait tous ses enfans, parce que, disent les Chinois, une femme qui n'allaite point ses enfans ressemble plutôt à une courtisanne qu'à une femme vertueuse.

Nous avons dit plus haut que le nourrissage prévenoit des maladies ; en effet, chez les femmes qui ne nourrissent pas, les lochies coulent fort abondamment pendant 40 jours ; après cette excrétion elles en souffrent une autre de fleurs blanches, occasionnée par le relâchement de la matrice que produit ce premier écoulement (1), elles courent grand risque de laisser engorger les glandes de leur sein, & essuyer des cancers. Elles s'exposent à souffrir un lait répandu, ce qui donne lieu à des maladies très-dangereuses. Ce fait en convaincra. La femme de chambre de M.me ci-devant Sartine, relevant de couche, tomba morte le premier jour de sortie ; à l'ouverture du cadavre, qui se fit en présence de M.rs Didier, chirurgien, Raulin & Lassaigne, médecins, on trouva les poumons remplis de véritable lait que la moindre pression faisoit

---

(1) Les fleurs blanches affoiblissent davantage la poitrine que le nourrissage ; car il est faux que la poitrine souffre quand on allaite des enfans. Le célèbre *Morton*, médecin Anglois, fait observer que des mères menacées de phthisie s'en sont préservées en Angleterre, en nourrissant leurs enfans.

ſortir. C'eſt donc au lait ſeul qu'il faut attribuer une mort qu'on eût pu prévoir, en laiſſant évacuer cette humeur par le ſein.

Maillot.

Je m'élève encore contre un uſage qui n'eſt pas moins dangereux que celui dont je viens de parler, c'eſt celui du maillot. Le célèbre *Jean-Jacques* le regarde comme la véritable cauſe des nouûres, des rachitis, & dit qu'il n'a été inventé que par quelque mercenaire à qui l'enfant bien garroté donnoit moins de peine que celui qu'il faut toujours veiller. L'illuſtre *Buffon*, dont le génie & les connoiſſances dans l'hiſtoire naturelle font tant d'honneur à notre nation, *Buffon* dit à ce ſujet : « les nourrices ſont plus libres par le moyen du maillot ; elles abandonnent leurs enfans pendant pluſieurs heures ſans avoir la moindre inquiétude, & ſans être touchées de leurs gémiſſemens. Alors ces infortunés entrent dans une eſpèce de déſeſpoir ; ils font tous les efforts dont ils ſont capables ; enfin ces excès leur cauſent des maladies, ou du moins les mettent dans un état de fatigue & d'abattement qui dérange leur tempérament, & qui peut même influer ſur leur caractère. » Le maillot gêne les mouvemens de l'enfant, ſerre la poitrine, diminue ſon diamètre, & la rend moins belle & moins bonne, empêche que le jeu des poumons ſe faſſe librement, & qu'ils puiſſent s'étendre en tout ſens pour rendre la reſpiration ample & aiſée. L'eſtomac doit être auſſi à ſon

aiſe que la poitrine ; il n'y a pas de doute que ſi l'eſtomac eſt ſerré par les bandes du maillot, la digeſtion ne ſe fera qu'imparfaitement ; ainſi, je crois qu'on peut regarder le maillot comme l'effet d'un funeſte préjugé. Pluſieurs voyageurs qui ont parcouru les états du levant & autres pays, aſſurent que dans toutes ces contrées, on ne connoît point cette coutume d'emmailloter les enfans ; ces nations pour les défendre de la rigueur de leurs climats reſpectifs, les enveloppent dans des langes où leurs petits membres ſont à leur aiſe. En Angleterre l'extravagante & barbare pratique du maillot s'abolit de jour en jour ; il faut eſpérer que la raiſon fera des progrès en France (elle en a déjà fait beaucoup) & qu'un jour viendra où les préjugés de tout genre ſe diſſipperont, au grand regret d'une troupe de caffards qui s'en nourriſſoient. Ceux qui prétendent que le maillot prévient bien de difformités ſe trompent; les négreſſes ne connoiſſent point le maillot, cependant on ne voit pas tant de boſſus, de boiteux dans leur pays, & dans tous ceux où l'on ne connoît point cet uſage, que chez nous.

Nourrice.

Si la mauvaiſe ſanté de la mère, ou des accidens qu'on ne peut point prévoir, ne lui permettoient pas de ſe charger du ſoin du nourriſſage, il faut alors choiſir une nourrice qui approche un peu du tempérament de la mère, âgée depuis 20 juſqu'à 35 ans, d'un lait de 4 ou

5 mois après un bon accouchement ; cette nourrice doit réunir à une bonne ſanté, de bonnes mœurs. *Balleſerd* dit qu'il faut préférer le lait des femmes qui ont les cheveux & les ſourcils bruns, à celui de celles qui les ont roux, parce, dit-il, que le lait de ces dernières eſt aigre. Elle doit avoir une ſource abondante de lait ; il doit être d'un blanc bleuâtre, dit *Roſen* ; il ne doit avoir aucune odeur : la ſaveur doit en être très-douce ; qu'il ne ſoit ni trop aqueux, ni trop épais, ſe coagulant difficilement ſur le feu. La nourrice doit être douce, vive enjouée, même un peu ſans ſouci. Il faut qu'elle prenne de bons alimens de facile digeſtion ; ſur-tout, elle doit faire un exercice modéré, &c. J'ai lu une Diſſertation faite par un jeune médecin, où il dit que quand on eſt obligé d'avoir recours à une nourrice, il vaudroit davantage lui faire prendre du lait de chèvre, de brebis, &c. Je ne ſais ſi cette aſſertion eſt fondée ſur quelque obſervation ; je ſais & je conviens avec lui qu'il vaut mieux donner aux petits enfans du bon lait d'animaux, que du mauvais lait de femme ; mais à qualité égale, celui de femme eſt toujours préférable ; c'eſt une ſubſtance qui n'eſt ni trop animale ni trop végétale.

Abus de bercer.

M. *Ballexſerd* prétend que la méthode de bercer eſt dangereuſe, qu'elle peut occaſionner des dérangemens dans le cerveau encore trop tendre, empêcher la digeſtion, & exciter

des vomiſſemens, il n'y a point d'inconvénient de laisser en repos & en liberté un enfant dans ſon berceau. L'inaction de ſes ſens le portera toujours assez au ſomeil quand il ne ſera point gêné, ni tourmenté pas quelque besoin.

Lavage.

Une attention qu'il faut encore avoir & qu'il eſt très-importante, eſt de laver l'enfant avec un linge trempé dans du vin tiède, afin de lui nétoyer les yeux, les oreilles, & d'enlever cette craſſe blanchâtre dont ſon corps eſt couvert, & qui eſt produite par le ſédiment des eaux où il a reſté ſi long-temps. Je condamnerai l'uſage particulier de quelques nations dont parle *Locke*, de baigner les nouveaux nés dans l'eau froide, lors même qu'elle eſt mêlée de glaçons. L'hiſtoire nous dit bien cependant que les Scytes, & même nos voiſins les Germains étoient dans l'uſage de plonger leurs enfans nouvaux nés dans la plus prochaine rivière, certains par ce moyen de leur rendre le corps moins ſenſible & plus robuſte; les relations des voyageurs nous diſent que les Lapons mettent leurs enfans nuuvaux nés dans la neige; mais cette coutume me paroît dangereuſe, ſur-tout à cet âge, parce quelle peut exciter une contraction violente dans les nerfs, & leur cauſer des mouvemens convulſifs, *Lorri* condamne formellement les bains froids aux nouvaux nés, & en montre les inconvéniens en homme qui avoit vu la nature; les

Grecs eux-mêmes qui faisoient si souvent usage des bains froids, les défendoient dans l'enfance ; on citeroit en vain dit *Theocrite*, ces troupes de femmes Spartiates qui se baignoient dans l'Eurotas, & faisoient voir la même vigueur & le même courage que les hommes ; mais ces eaux étoient toujours tempérées par la grande chaleur du climat. Cependant on ne peut se dissimuler les bons effets de cette méthode quelque temps après la naissance. C'est la remarque du savant *Tissot*. La base » de la santé, dit-il, est la régularité de la » transpiration : pour obtenir cette régularité, » il faut fortifier la peau, les lavages tièdes » l'affoiblissent ; il faut avoir recours à l'eau » froide ; il faut les laver régulièrement tous » les jours quelque temps qu'il fasse & en quelle » saison que nous soyons : ce moyen les pré- » serve d'un grand nombre de maux de la » nouûre, des obstructions, des mala- » dies de la peau ; cet usage, dit M. *Fourcroi*, est aussi ancien que le monde, nous voyons que le Lévitique ordonne les bains aux Juifs dans plusieurs endroits ; l'Alcoran le prescrit aux Musulmans ; c'est une pratique de religion établie par la plupart des législateurs des païs méridionaux. Le célèbre M. de Buffon dit, que les bains sont d'une très-grande utilité pour les enfans, même aussitôt après leur naissance. Les peuples du nord, ajoute ce savant naturaliste, employent cet usage, & s'en trouvent fort

bien. Nous savons très-positivement par les différentes relations que nous avons avec l'Angleterre, que cette méthode y est très-anciennement établie, ainsi qu'en Ecosse & en Irlande. Cette habitude prise de si bonne heure, devient pour les enfans une seconde nature, elle donne du corps à la peau par une effet tonique, elle concentre la chaleur naturelle quelle rend plus active, c'est là pour eux une cuirasse qui les met à l'abri de l'air le plus piquant.

Sevrage.

C'est à l'âge de dix, douze ou quinze mois qu'il faut sevrer les enfans de la mammelle; les dents qui leur viennent alors annoncent que la nature a parlé, & que leur estomac encore foible, est pourtant assez fort pour digérer les alimens plus solides que le lait. Je me récrie encore contre cet usage qu'ont plusieurs mères de faire sevrer leurs enfans par des personnes gagées; comment veut-on ensuite que cet enfant éloigné de la maison paternelle, presqu'étranger à sa famille, puisse chérir les auteurs de son être? Les Grecs ne pensoient pas comme nous; ils étoient dans l'usage de célébrer par un festin le jour qu'on sevroit leurs enfans de la mammelle. Cette cérémonie qui se passoit dans la plus grande joie devenoit pour l'époux comme un second jour de nôces, excepté que la mère présidoit uniquement à cette fête de famille.

Méconium.

En ſortant du ventre de la mère, les inteſtins & l'eſtomac ſont remplis d'une matière noirâtre & aſſez épaiſſe, même gluante, qu'on nomme méconium, il faut ſe hâter à procurer l'évacuation de cette matière. *Hippocrate* & *Paul Egine* regardent le méconium comme la ſource d'une infinité de maladies, ſi ou ne l'évacue bien. *Tiſſot* recommande de faire boire au nouveau né de l'eau, dans laquelle on met un peu de ſucre ou de miel, il lui preſcrit encore une once de ſirop de chicorée compoſée, qu'on délaye avec un peu d'eau. Quelques Médecins lui preſcrivent le lait de la mère, parce que, diſent-ils, le premier lait que les mammelles fourniſſent, eſt très-propre, à cauſe de ſa vertu purgative à l'expulſion de cette matière. *Tiſſot* condamne cette méthode, parce qu'il craint que le lait ne s'aigriſſe dans l'eſtomac. *Undervoold* preſcrit un peu de ſirop ſolutif de roſes délayé dans une eau de gruau, & donné de de temps en temps, à la doſe d'une cuillier à café. Si ce remède ne procure pas des ſelles on peut lui donner une cueillerée de teinture de rhubarbe. Dans les campagnes un peu de lait récent & du miel y ſuppléera.

Aigreurs.

Quoique les enfans ayent été bien évacués après leur naiſſance, très-ſouvent le lait s'aigrit dans l'eſtomac, & produit des vomiſſements des coliques violentes, des convulſions,

la diahrrhée, il n'y a que deux choſes à faire : évacuer les matières aigres, & empêcher qu'il ne s'en reforme. Le ſyrop de chicorée eſt encore dans ce cas, le meilleur remède pour les évacuer. On prévient la formation des nouvelles aigreurs en donnant deux priſes par jours de la poudre ſuivante : des yeux d'écreviſſe ou de magneſie blanche, 2 drachmes 4 grains de canelle, partagés en huit priſes, on donne cette poudre dans une cueillerée d'eau ou de lait avant que l'enfant tette ; ce remède émouſſe les accides & procure en même temps des ſelles. L'on eſt dans l'uſage de donner aux enfans d'huile d'amende douce ou d'olive, ce remède eſt un palliatif qui peut appaiſer les douleurs en émouſſant la ſenſibilité des nerfs ; mais ce remède bien-loin d'enlever la cauſe l'augmente, parce qu'il s'aigrit lui-même, il eſt nuiſible ſous un autre rapport, c'eſt qu'il affoiblit l'eſtomac & empêche la digeſtion. *Tiſſot* dit avoir guéri des petits enfans par la ſuppreſſion ſeule de ce remède.

Tranchée.

Quelquefois l'enfant ſouffre des tranchées, on le ſoulage dans l'accès en lui donnant un lavement fait avec une décoction de camomille & la groſſeur d'une noiſeté de ſavon, une flanelle trempée dans une décoction de camomille avec un peu de thériaque, appliquée chaude ſur l'eſtomac & le ventre, lui fait auſſi beaucoup de bien.

Conſtipation.

Si l'enfant ne rend point de ſelle c'eſt une euve qu'il eſt conſtipé, le plus sûr moyen de lâcher eſt un peu d'électuaire de manne, ont on prend une once pour lui en faire avaler lein une cuiller à café toutes les trois heures. i cela eſt ſans effet on ſollicite les ſelles par n ſuppoſitoire de toile trempée dans de l'huile.

Diarrhée.

Quelquefois il eſt attaqué d'une diarrhée qui le maigrit conſidérablement, cette maladie eſt occaſionnée la plupart du temps par un lait mal ſain, ou toute autre nourriture peu convenable, par un air froid & humide, par la rentrée d'une éruption cutanée, &c.; s'il y a un vomiſſement concomitant, on commencera la cure par un vomitif, on donnera au commencement de la maladie une doſe ſuffiſante de rhubarbe, après cela on peut employer les abſorbants; j'ai vu de bons effets de ce medicament, dit M. *Armſtrong*, de magneſie blanche 10 g., d'électuaire de ſcordium 40 gouttes, d'eau de menthe, poudre de canelle, de chaque une once & demi, de ſirop de ſafran demi once; on en donne une petite cueillerée de ſix en ſix heures. M. *Roſen* dit qu'il faut bien ſe garder d'arrêter le cours de ventre, qui arrive aux enfants pendant leur dentition à moins qu'il ne fut exceſſif.

Convulſion.

Une grande partie des enfans qui meurent

avant l'âge d'un an & même de deux meu
par l'effet des convulſions ; mais ces convulſi
ſont l'effet d'autres maladies qui demand
toute l'attention de ceux qui ont ſoin de
petites créatures, & ce n'eſt qu'en combatt
ces différentes cauſes qu'on peut détruire
mouvemens convulſifs : l'on en reconnoît qua
principales, nous les avons décrites ci-deſ
en partie, le méconium, les aigreurs, la pouſ
des dens & les vers. Elles peuvent dépend
d'autres cauſes comme des matières corro
pues qui ſe trouvent dans l'eſtomac, & l
boyaux, & qui par l'irritation qu'elles occa
ſionnent dans les nerfs de ces parties, pr
duiſent de mouvemens irréguliers dans le
nerfs de tout le corps, d'où naiſſent les co
vulſions qui ne ſont que des mouvemens in
volontaires des muſcles. Ces matières cor
rompues ſont le produit de trop d'aliments
des aliments mal ſains, de ceux dont la digeſ
tion eſt au-deſſus des forces de l'eſtomac des
enfants ; on connoît aiſément que les convul-
ſions ſont dues à cette cauſe par les dérange-
mens qui les ont précédés, comme des dégoûts,
une conſtipation, un cours de ventre, un air
pâle, un gros ventre, un ſommeil troublé, une
langue ſale. Comme le traitement de toute con-
vulſion, conſiſte principalement à détruire la
cauſe qui l'a produite, c'eſt ce qu'il faut
d'abord rechercher. Ainſi la diète convient ici,
quelques lavemens avec de l'eau tiède, une

rgation avec le ſyrop de chicorée ou la
anne. Si après que les inteſtins ont été bien
étoyés, les convulſions exiſtent toujours,
ſent MM. *Undervoold* & *Haris*, on peut preſ-
rire quelques anti-ſpaſmodiques, tels que la
einture de ſucre, de caſtoreum, de l'eſprit de
orne de cerf, une goutte ou deux de lauda-
num, & de l'huile de rhue qui ma paru très-
vantageuſe, mais il faut les employer très-
ſobrement, c'eſt le conſeil de l'immortel *Tiſſot*.

La ſeconde cauſe c'eſt les vices du lait, ſoit que la nourrice ait eu quelque colère violente, quelque peur, ſoit qu'elle ait pris des alimens mal-ſains, bu trop de vin ou de liqueur, ſoit qu'elle ſoit réglée, & que cette époque produiſe un dérangement ſenſible dans ſa ſanté, ſoit enfin qu'elle ſoit malade; dans tous ces cas, le lait ſe gâte & jette l'enfant dans des accidens qui quelquefois le tuent. L'on y remedie en le privant de ce lait gâté juſques à ce que la nourrice ſoit remiſe dans ſon état de ſanté & de tranquillité; on donne à l'enfant quelques lavemens en lui faiſant boire beaucoup d'eau de tilleul, & en ne le nourriſſant pendant deux jours que de panade ou d'autre ſoupe ſans lait, en le purgeant avec une once & demie de ſirop de chicorée ou autant de manne. Il eſt des convulſions, dit *Undervoold*, qui ſe manifeſtent ſans aucun ſymptome préliminaire, on a lieu de croire quelles ſont la maladie même, & qu'elles viennent directe-

ment du cerveau on tachera de faire alor
quelque dérivation par la ſaignée, ſi l'enfan
peut la ſoutenir, ou avec les ſangſues der
rière les oreilles avec des ventouſes, des bain
de pieds, des frictions ſur les jambes & ſur la
plante des pieds, avec l'eſprit volatil aromatique. On peut pratiquer encore quelque écoulement, par exemple, un ſeton entre les épaules ou au cou.

Dentition difficile.

Les troubles qui réſultent de la dentition ſont en quelque ſorte analogues aux affections dont je viens de parler. Le temps de la dentition eſt le plus critique, & le plus important de tous les périodes de l'enfance. C'eſt une ſuite preſque continuelle de maladies & de dangers. Pluſieurs médecins, & entr'autres MM. *Cadogan* & *Amſtrong*, penſent que la dentition doit à peine être rangée parmi les maladies de cet âge, & que les enfans feront avec auſſi peu de dangers leurs dents, que les adultes, ſi d'ailleurs ces enfans ſont bien ſains & bien portans; mais ce raiſonnement, dit M. *Undervoold*, ſuppoſe des enfans de la plus parfaite ſanté, très-bien nourris, &, à tous égards, dans les mêmes circonſtances que les adultes. Voici, ſelon M. *Roſen*, les ſignes en général par leſquels on reconnoît que la dentition eſt difficile. Si l'enfant porte ſouvent à la bouche ſes doigts; ſi l'enfant bave ou avale ſa ſalive; s'il preſſe le bout du tetton de ſa

nourrice; s'il lui arrive un vomiſſement, ou un cours de ventre; ſi la gencive eſt douloureuſe enflée ou même enflammée; ſi les yeux paroiſſent rouges, &c. Le traitement conſiſte à leur tenir le ventre libre par des lavemens faits avec la décoction de mauve, leur diminuer un peu la quantité d'aliment; leur augmenter la quantité de boiſſon; la meilleure pour eux eſt l'infuſion de tilleul, blanchie avec un peu de lait. On leur frotte ſouvent les gencives avec un mêlange d'autant de miel que de vinaigre, & de mucilage de pépins de coings; on leur donne à mâcher une racine d'althéa & de régliſſe. Si les douleurs ſont trop fortes, on peut les appaiſer avec une très-légère doſe de ſyrop de pavot. Le cours de ventre eſt très-utile dans cette maladie. S'il y a de la fièvre, on peut pratiquer une petite ſaignée, ou appliquer derrière l'oreille, comme *Harris* le conſeille, une ſang-ſue ou un petit véſicatoire; il pourroit cependant arriver que ces remèdes fuſſent ſans effet, & que la gencive fut très-rouge & très-enflée; pour-lors il faudroit la faire ouvrir. L'opération n'eſt pas dangereuſe, c'eſt l'avis de *Roſen*. *Undervoold* fait pratiquer cette opération, lorſque la dent perce le périoſte, ou la membrane nerveuſe qui recouvre la machoire ſous la gencive & qui n'eſt pas percée, mais qui eſt élevée avec violence par la dent, qu'on croiroit déjà voir hors de la gencive; on fait ceſſer par ce

moyen la fièvre & les convulſions; lorſqu'on a ouvert la gencive, on baſſine la ſection & les parties voiſines, avec une éponge fine, trempée dans du vin chaud, imprégné d'un peu de ſucre candi.

Du rachitis ou de la nouûre.

De toutes les maladies qui affligent l'humanité, il n'en eſt pas de plus à craindre pour l'eſpèce humaine, que le rachitis; cette maladie fut nommée *rikets* en Angleterre, vers l'an 1628; cependant cette maladie eſt beaucoup plus ancienne. *Cliſſon* & *Majou*, qui l'ont décrit les premiers en hommes de l'art, la regardoient comme une maladie nouvelle. Un paſſage d'*Hippocrate* á fait préſumer à quelques auteurs que le rachitis étoit connu de ſon temps; mais ce paſſage ne me paroît pas ſuffiſant pour établir une pareille opinion (1). *Roſen* & avant lui *Boërrhaave* a dit, que cette maladie dépend d'un ſang impur. Cependant *Van-Swieten* objecte que pluſieurs enfans ſont devenus rachitiques, ſans qu'on ait pu remarquer le moindre indice de virus vénérien chez leur père & leur mère. *Tandem ſequitur peſſima rachitis raro hùc uſque ſanari potuit*; *Storck* dit, que *les fleurs*

(1) *Hipp.* libro de morbis & articulis; tale quid inſinuare videtur in pueris quibus ante corporis augmentum, ſpini in gibbum attollitur atque aut alibi crura maciori, pectus in acutum tendere difficulter ſpiritum, & cum ſomno trahere, &c.

blanches sont quelquefois la cause de cette cruelle maladie ; quant à moi, je pense, avec M. *Lorry*, que la maladie rachitique n'est pas toujours l'effet d'un virus vérolique. Ecoutons ce savant médecin : « Quoique ce soit peut-être « parler trop généralement que toujours dé- » duire cette maladie d'un vice vénérien ; » cependant il n'y a point d'homme instruit sur » cette matière qui ne convienne que ceux qui » ont été infectés d'un vice vénérien, ont pour » la plupart des enfans rachitiques : ces enfans » sont si imprégnés d'un mucus acide & abon- » dant, que le suc osseux ne peut parvenir » chez eux à une consistance solide & comme » calcaire ; au contraire, il n'acquiert qu'une » texture molasse & sélénitique. De là vient » que les os augmentés en volume sont privés » de toute force, prominent de toute part, & » ne forment que des appuis trop foibles pour » soutenir le corps, ce qui est cause de la fi- » gure informe qu'ils prennent. Elle peut dépendre encore de la mauvaise qualité des alimens, d'une nourriture trop foible, trop visqueuse de l'enfant qui ne peut la digérer ; elle dépend encore du peu de soin d'une nourrice.

Les symptômes ordinaires sont une chair molle, un air bouffi, un teint fleuri, de la foiblesse, une aversion pour le mouvement, une grosseur insolite du ventre, de la tête, des articulations, les poignets, les chevilles des pieds, le dos, les clavicules fort volumineuses,

les os se tuméfient, deviennent friables, s'amollissent, l'appétit se perd, les digestions sont mauvaises, la poitrine est serrée & étroite, la respiration est entrecoupée, l'écartement du périoste causé par le gonflement des os, leur fait ressentir quelquefois des convulsions, leurs dents sont noires & cariées, ils ont l'air foible & cacochyme; cet état est suivi de la fièvre lente, de la diarrhée, du marasme, &c.

Comme il paroît que cette maladie a son origine dans une foiblesse générale, & dans le relâchement des solides. Les indications de la cure sont de resserrer, de fortifier toute l'organisation, de rétablir les bonnes digestions, & de procurer un chyle de bonne qualité. On parviendra à ce but avec des alimens appropriés à l'âge. M. *Rosen*, conseille pour détruire les acides, une demi-once de potasse dans une livre d'eau de fontaine; l'enfant en prend depuis 20 gouttes jusqu'à 30, dans un verre d'eau tous les matins. Il conseille beaucoup encore, à l'exemple des Anglais, les bains froids; il commande de les frotter après le bain avec une flanelle parfumée avec quelque poudre aromatique, ou exposée à la fumée du bois de genièvre; en effet rien ne rend si promptement aux muscles leur force que l'eau froide, soit dans les bains, soit en douche. M. *Cosnier*, recommande la garence. M. *Murray* loue la racine de la parelle, sur-tout jointe au treffle d'eau verd. On peut faire usage des fleurs mar-

tiales ammonicales, on les a données avec ſuccès à la doſe de 3 à 30 grains par jour en faiſant prendre aux ſujets une infuſion de ſalſe-pareille. *Van-Swieten* obſerve que ce médicament agit par ſa partie ferragineuſe & ſa partie ſaline. L'acide de virus rachitique ſe jetté ſur le fer qui l'embarraſſe avec lui, & l'abſorbe peu-à-peu, tandis que la partie ſaline agit comme un puiſſant apéritif, & détruit tons les embarras qui ſe trouvent dans les viſcères. *De Haen* conſeille les écailles d'huitre en poudre. Ce remède agit comme abſorbant. En général, c'eſt ici une maladie dont le traitement eſt très-difficile & très-douteux; mais avec de là perſévérance, on eſt au moins sûr d'arrêter l'énergie du virus, ſi on l'a attaqué de bonne heure.

Vers.

Tout le monde ſait que les enfants ſont très-ſujets aux vers; les médecins ont obſervé qu'il ſe trouve chez eux une diſpoſition particulière, très-favorable au developpement & à l'accroiſſement de ces inſectes, qui eſt cependant moins marquée dans certains ſujets que daus d'autres. M. *Brouzet*, dans ſon eſſai ſur l'éducation médicinale des enfants, à fait cette remarque; je n'examinerai point ici les opinions qu'ont eues ſur l'origine des vers, & ſur leurs différentes eſpèces : ces queſtions regardent plus les naturaliſtes que les Médecins. Les derniers doivent ſe contenter de ſavoir que toutes les eſpèces

de vers peuvent ſe réduire à trois principales; ſavoir les ronds *teretes*, le ſolitaire *tœnia*, & les petits vers aſcarides. Les vers extraordinaires qui dérivent de ces trois claſſes ne ſont que des variétés qui proviennent de l'une des trois claſſes, les vers viennent des œufs ou de leur ſemence; ces ſemences ſont portées, dit M. *Roſen*, dans nos corps avec les alimens que nous prenons, ſur-tout l'eau froide; il eſt d'autres alimens qui ſont ſucceptibles de tranſmettre dans le corps des vers, tels que des vieux lards; ce ſont ces alimens qui ſont la cauſe des fréquentes maladies vermineuſes du peuple. On a auſſi trouvé des vers même le *tœnia*, dans pluſieurs eſpèces de poiſſons, tels que la Breme, l'Anguille.

Les vers nuiſent par leur nombre, car ils obſtruent les inteſtins, ou compriment les parties adjacentes par leur maſſe; en outre ils ſuccent le chile deſtiné à la nourriture de l'enfant, enfin, par l'irritation qu'ils cauſent. Les ſignes qui font croire qu'un enfant eſt tourmenté par les vers, ſont de legères coliques fréquentes & régulières; une abondance de ſalive à jeun; une odeur déſagréable d'une eſpèce ſingulière dans l'haleine, ſurtout le matin, des démangeaiſons dans les narines qui font qu'ils ſe gratent ſouvent; un appetit très-irrégulier, ayant quelquefois un appetit très-vorace, & quelquefois point du tout, des meaux de cœur, des vomiſſemens, quelquefois de la conſtipation, plus ſouvent une diarrhée de matières

mal cuites, le ventre aſſez gros, le reſte du corps maigre, une ſoif que ſouvent la boiſſon ne diminue pas, beaucoup de foibleſſe & de triſteſſe, les yeux ſouvent éteints & entourés d'un cercle livide; ces enfants ont des palpitations, des évanouiſſemens, des convulſions, des aſſoupiſſemens longs & profonds, des ſueurs froides tout à coup, des fièvres qui ont des caractères de malignité, des pertes de vue & de voix, ils ont le hoquet, le pouls petit & irrégulier, des reveries, & ce qui eſt un des ſymptomes les moins équivoques, une petite toux sèche, ſouvent une eſpèce de mucoſité dans les ſelles, quelquefois de très-longues & violentes coliques qui ſont les ſuites de l'inflammation que les vers occaſionnent dans quelques parties des inteſtins, qui ſe terminent quelquefois par un abcès à l'extérieur du ventre, dont il ſort des vers qui ont percé les inteſtins; l'on a une foule de remèdes pour les vers, la grenette ou ſemen contra, qui eſt un des plus ordinaires, eſt très-bon; l'on ſe ſert auſſi avec ſuccès de ce remède, deux drachmes d'extrait aqueux de noix qu'on fait diſſoudre dans demi once de canelle; on peut en donner cinquante gouttes par jour à un enfaut de deux ans. M. *Tiſſot*, dit avoir donné le kina en poudre très-fine, la fleur de ſouffre, le jus de creſſons; les acides, l'eau de miel ont ſouvent réuſſi : on peut auſſi donner quelque purgatif : en voici un qu'on peut faire prendre facilement

aux enfants ; de résine de jalap deux grains, qu'on broye avec douze ou quinze grains de sucre & avec trois ou quatre amendes, on y joint peu-à-peu deux cueillerées d'eau, & on coule, on peut y ajouter une cueillerée à café de sirop de capillaire. M. *Rosen*, dit qu'on peut les chasser en mangeant des carotes crues, ou en prenant du suc de bouleau ou de hêtre, jusqu'à ce que le ventre devienne libre, l'on peut insinuer, dit le même auteur, un morceau de lard non-sâlé dans le re*ctum* ; quand il y a resté quelque temps, on le retire, & chaque fois ce morceau de lard en entraîne beaucoup avec lui ; on peut aussi les expulser avec du lait chaud très-salé en lavement. On peut dit encore le même, faire bouillir une once de mercure dans une livre d'eau, y jetter du miel & le donner en lavement ; l'infusion d'hissope est aussi préconisée comme vermifuge.

M. *Undervoold* conseille de faire prendre une mixture de limaille d'étain & de thériaque, à la dose d'un cuillier à café dans la journée, on peut employer encore la graine d'absynthe, mêlée de la même manière ; pour remplir ces dernières vues, on mêlera ensemble parties égales de fiel de bœuf, d'aloès en poudre & du beurre pour en oindre le nombril deux ou trois fois par semaine, ou bien on fera un emplâtre avec de la thériaque, de l'aloès en poudre, & de la rhue sèche pour l'appliquer sur le nombril, qu'on couvrira auparavant d'une couche mince de coton.

DISSERTATIO MEDICA

DE VABIOLARUM INOCULATIONE.

Quam Deo duce & auſpice Dei-Parâ, in auguſtiſſimo Ludovicæo Monſpelienſi, argumentantibus profeſſoribus Paulo-Josepho Barlhez, Univerſitatis Cancellario; D. Gaspardo-Joanne René, Decano; D. Antonio Gouan, pro-decano; D. Francisco Broussonnet; D. Henrico-Ludovico Brun; D. Henrico Fouquet; D. Joanne-Baptista-Thimothæo Baumes; publicis ſubjicit diſputationibus, Auctor, Stephanus-Franciscus Mireur, è loco Eſcragnovenſi ex adminiſtratione Graſſæ, è partitione dictâ *du Vard*, olim apud Gallo-provinciales.

Pro Baccalaureatûs gradu conſequendo.

Inoculatio prophilaxis eſt variolarum certa atque tutiſſima. Boerhaave.

Cum in Europa cognita fuiſſet inoculatio, animum omnium celeberrimorum medicorum

ſibi conciliavit, non omnes medici illam probârunt, mirum eſſet reipsâ hanc viam utilem vitam plurimorum infantum ſervandi introductam fuiſſe, nec-non contradictiones magnas eorum qui accipere cum plauſu debebant ſuſtinuerit. Talis eſt ſors fere omnium operum hominum, talis eſt ſors nunc utilis ſtatûs rerum in galliâ, quem illuſtriſſimus & auguſtiſſimus cœtus nationalis galliæ introduxit. Si laudibus uſque ad cœlum inoculatio per lata fuit multos palàm adverſarios habuit, & plurima opera probant conatos adhibitos fuiſſe ad confirmandam inoculationem noxiam eſſe; ſed conatus fuerunt inutiles; omnes medici periti vindicârunt illam ab omnibus inimicis ejus & ſufficit *Boërhaavium*, *Hoffmanum* inter fautores ejus citare ad funditùs delendas, omnes objectiones, *Mead* qui in Angliâ *Galeni* famam ſibi conciliavit, cum ſucceſſu eam adhibuit & præſcribit eam *Heiſter*: unus è pertiſſimis medicis dicit inoculationem eſſe inventum generi humano utiliſſimum. *Lobb*, *Werlhof*, &c. cum omni ſucceſſu tentaverunt inoculationem.

Variolarum originem non inveſtigabo, dicam tantùm apud Arabes primum furioſe variolas & auctores tùm antiquiores tùm recentiores qui de his mentionem fecerunt, illas ut cruentiſſimas habuiſſe, per multi ut peſtilentes illas habuerunt: omnes ad id conſentiunt hominum

genus ſemel in vitâ variolis laborare (1) animus nobis eſt inoculationem variolarum exponere ut cum ordine faciamus quædam obſervanda veniunt ſcilicet, 1°. ætatis tempus inoculationi magis oportunum; 2°. conſtiuttio ſubjecti; 3°. anni tempeſtas; 4°. præparatio; 5°. materiæ varioloſæ inſerendæ conſideratio; 6°. operatio; 7°. denique curatio.

De ætatis tempore.

Proſperrimo cum ſucceſſu apud infantes adoleſcentes, adultos, octogenarios celebrata fuit inoculatio. Quod ſub quâcumque ætate præſertim ſub tenerrimâ, ab imminentibus variolarum naturalium periculis citiùs immunia fierint individua, ad variolas adhibendas inducere deberet. Attamen ob vehementia ſymptomata quæ dentium exitum comitantur, ob ſummam in convulſiones proclivitatem, ob facilem humorum degenerationem, tandem ob plurimas infirmitates quibus obnoxia eſt ætas infantilis; ab quarto vel quinto ætatis anno uſque ad tri-decimum vel quatuor-decimum conducere jure ac meritò contendunt celeb.

(1) Sunt tamen exempla, quæ hanc ſententiam improbant, aſt rariſſima nonne eſt enim dicere datur illos quibus hunc morbum experti ſunt illo laboraſſe, vel tenerrimâ ætate, aſt tam benigno ut illam non animadverterit nutrix, vel etiam in ipſius matris utero ut evenit.

practici. Certe in hoc vitæ ſtadio, omne inoculationi favet. Anima variis non exagitatur cupiditatibus, labore, vigiliis, mœrore, tunc moderata, ſat valida adeſt vis vitæ, non alteratur conſtitutio, humores præſtant blandiores, purus eſt ſanguis, cutis humidior mollis, laxiorque facilem & benignam eruptionem efficit, quamvis pateat ex dictis ultimam hancce ætatem ad inoculationem aptiorem eſſe non tentandam eſſe ſine præparatione, ſed quamvis ſit etiam ætas poſt requiſitas cautiones tentari poteſt incoulatio apud omnes qui adhuc variolas non paſſi fuerunt.

De ſubjecti conſtitutione.

Idioſyncraſiæ ſubjecti maxima habenda attentio, quoſcumque ad perfectionis ſanitatis ſtatum accedentes prudens inoculator eliget, arcebit verò quos inſigni cacochimiâ vitiiſque hæreditariis laborant. Attendebit tamen ad morbos, quos (ut eximie notavit clariſſimus *Tiſſot*) ſanare poteſt inoculatio quales ſunt quia fibris relaxatis, ſpiſſato ſanguine frigidâ humorum viſcoſitate pendent. Viſi ſunt etiam inoculatores qui illam operationem optimo cum ſucceſſu apud ſcrophuloſos, ſcorbuticos, arthriticos tentavere (1). Quæ vero felicem

(1) Celeb. *Muray* plures caſus citat infantium, ophtalmiis herpete, ſcabie, aliis morbis afflictorum non modò inſitionem bene paſſorum, ſed deinceps benevalentium: etiam aliquot phthiſi laborantis poſt inſitionem convaluiſſe. Nov. act. erud. 1767, p. 406.

exitum huic operationi præbent ſunt infantes ; adulti ſani, hilares, omni labe immunes qui habent cutem tenuem alvum commodè laxum, ſomnum quietum ; non tentanda eſt apud dentientes, apud nutrices & gravidas, nec apud puellas ſub tempore menſtruationis, aut ad illud advenientes. Recuſenda eſt apud illos, quorum corpus augeſcit maxime, accretio enim corpus debile evidentes præſtat, & cauſis quibuſlibet morbificis ſubigendis impar reddit ut ait celeb. *Grimaud*.

De anni tempeſtate.

Omnes inoculatores in eo conſentiunt quod variolæ artificiales non concipiendæ ſunt, ſi vigeant morbi epidemici ne variolæ horumce morborum typum gerant ; nam variolæ cum morbis ſævientibus ſe combinare amant ut obſervârunt *Sydenhamus*, *Meadus*, *Stollius* & D. *Brouſſonnet*, in ſuis prælectionibus, ſed diſſentiunt de tempore quo adhibenda ſunt ; alii ver & autumnum, alii hiemen volunt. Sed ſi temperamenta varia perpendamus, quædam eſſe individua quibus inoculatio diverſi anni partibus maxime conveniunt facile ſentiemus. Patet cui ſuam ætati adeſſe conſtitutionem ; phyſiologia nos docet in primo vitæ ſtatu adeſſe mucoſam, in ſecundo phlogiſticam, in tertio blilioſam, & in quarto pituitoſam ; patet adhuc varias anni tempeſtates variis diatheſibus

favere, ver diathesi phlogisticæ, æstatem biliosæ, autumnum & hiemen mucosæ & pituitosæ; omnes humani corporis humores multis degenerationibus esse obnoxios propter varios diversarum tempestatum influxus. Per æstatem adest calidus & siccus aër, efflorescit bilis, quoslibet humores inquinat, tunc morbi biliosi versus autumnum pluviæ frequentes, aura calida & humida flat, tunc effectus putridi & maligni, &c. Tandem sub aëre frigido & humido qui vel finiente autumno, vel incipiente hyeme regnat partim retinetur perspiratio, morbi vigent pituitosi catarrhosi verminosi; quorum apud infantes, omnes quoscumque debiles, fit complicatio per hiemem vel ver, sub aëre frigido & sicco viget diathesis phlogistica, tunc morbi inflammatorii. Inde patet duas anni tempestates quibus adest hæc diathesis maximè ad insertionem variolarum idoneas esse, nam ex omnibus complicationibus, cum febre inflammatoriâ illius combinatio minus affert periculi. Præterea à veris influxu juxta generalem legem ab *Hippocrate* observatam motus tonici è centro ad corporis peripheriam effugiunt quod omnibus morbis ab eruptione cutaneâ solvendis maxime favet complicatio variolarum, inquit *Rosen*, cum febribus gastricis noxia est, nam febres gastricæ motus vitales ad stomachum, visceraque interiora determinando, obstant variolarum prospero labori qui in cute præcipuè absolvi

debet. Sed attendendum eſt quod ſi mortifera graſſaretur variolarum epidemia quæque ſit anni tempeſtas, tùm & etiam ſubjecti æſtas inoculatio celebranda eſt. Tot tantaſque vaſta-tiones ſiſtendi hæc ſunt viæ. Nam tranſplanta-tionem variolarum, variolæ benigniores fiunt, quod felices eventus quos in Aquitaniâ anno 1728, obtinuit evangelii præco monachus Luſi-tanus qui ut refert *Lacondamine* ſolis ex nuntiis publicis gallice *gazette*, inoculationis notiones habens, adhibitâ inſitione, ab orci faucibus eripuit turbam individuorum quem funeſta variolarum epidemia ſingulos in dies devaſtabat. inde patet duas anni tempeſtates adeſſe quæ inoculationi favent.

De præparatione.

(nulla esse debet, si status sanus)

Præparatio ad variolarum inſertionem in eo conſiſtit quod ad perfectam ſanitatem, quan-tum fieri poteſt individua ducantur, & à ple-riſque noxiis concomitantibus immunia fiant. Cum quæque ætates ut jam diximus ſuas habeat infirmitates cum variæ conſtitutiones illas adau-geant, cum diverſæ tempeſtates illis faveant, nullæ generales præcisè præſcribendæ ſunt leges, ſed ex conſideratione, tùm ætatum, tùm variarum conſtitutionum, tùm diverſarum tempeſtatum deducendæ ſunt. Inde ſequitur quod ſi adſit diatheſis phlogiſtica adhibenda ſunt remedia anti-phlogiſtica, ſi pituitoſa, anti-

pituitosa, si biliosa, anti-biliosa, si verminosa anthelmentica, leviora emetica & purgantia infantibus qui viscosis saburris gravantur debiles & delicatiores restaurante & corroborante diætâ quæ gradatim vires augendo illas ad hoc adducat ut crisim sustineant alimentum usitatissimum, omnes præparationes *de gruaux*, panis intritus in jure carnium pisci torriti, spinaceæ in carnis sorbitione coctæ, quidquid legumen est anteponendum, est potus utilis, aqua cum lacte mixta; vel esquinæ decoctio D. *Tissot* serum laudat. Mercurium & varias illius præparationes rejicimus tanquam remedia inutilia, imò sæpissimè noxia.

De materiâ variolosâ inserendâ.

Quamquam juxtà plurimos auctores, parvi refert, ut mitiores prodeant variolæ an pus variolosum ex subjecto naturalibus, vel artificialibus discretis, vel confluentibus, benignis, vel malignis laborante variolis desumatur; quamquam benignas ex malignis, malignas ex benignis ortas esse demonstrat experientia; quamquam hic scelectus in se indifferens videtur: Attamen maximas cautelas adhibendas esse credimus, nam magis præstat tutiora sequi; itaque è corpore sano, quantùm fieri potest, variolis benignis laborante, pus recte elaboratum, vel maturum præ crudo recens præ exsiccato, vel veteri desumptum ex artificia-

libus præ naturalibus adhibeatur quod ad puris quantitatem ſpectat ut contagium communicetur atomus unica, ſi celeb. *Gatti* verbis uti liceat ſufficeret in unâ igitur puſtula tanta copia datur ut centum homines & fortè plures infeſtaret, quæritur idcircò utrum noceat, ſi major quantitas ſimùl ſanguini infundatur, id eſt, utrum numerus puſtularum ſequantur rationem quantitatis materiæ ſanguini mixtæ. Si id contingeret oportet, ut à prudente inoculatore unica atomus insereretur. Aſt vero nihil inde metuendum eſt, nam ex fideli obſervatione omninò indifferens eſſe conſtat utrum magna, vel parva copia puris ſanguinis admiſceatur, unica punctio, an vero duæ tres quatuor vel forte plus reſtituantur.

De operatione.

Inter omnes methodos materiem varioloſam ſanguini alterius communicandi punctura quæ dicitur methodus ſutonia ut-pote à ſutone inventa, minora affert incommoda itaque generatim ab omnibus inoculatoribus adhibita eſt. Verò illa operatio per exiguas continuitatis ſolutiones conſtituens, adeò levia adeòque ſimplicia vulnuſcula procreat, ut punctiones mox peractæ mox coaleſcant ibi nulla emplaſtra, nulla ſpleniola nullæ ligationes requiruntur, facillimè ergò contagii progreſſus judicari & obſervari queunt. Apex lanceolæ pure vario-

loſo impregnatus inter cutem & cuticulam utriuſque brachii verſus inſertionem muſculi deltoïdis, ubi fonticuli fiunt obliquè introducitur, introductus, quæ in vulnuſculis, utrinque, ter, vel quaterque vertitur, ut ubi miaſma tutius deponatur dein lanceolam removendo, ſuper punctionem pollex apponitur ut partes ſejunctæ in priſtino ſtatu reſtituantur. Notandum eſt ut ſucceſſus operationis certiores fiant, tres vel quatuor punctiones, inter ſe diſtantes in utriuſque brachii loco deſignato adhibendas eſſe, quæ per ſex vel ſeptem primos dies obveniunt ſymptomata parti affectæ propria ſunt. Secundâ operationis die in loco puncturæ macula levis pulicis morſuræ haud ſimilis cernitur: tertiâ die extenditur macula & per levem tactui affert aſperitatem: quartâ die indureſcit punctionis locus, pruriginoſus & paululum inflammatus, tandem apparet veſicula parva ſeri quantitate repleta, quintâ die hæ mutationes manifeſtiores fiunt; ſextâ die dolor ſub axillis ſentitur, exiſtit difficultas movendi brachium (quæ ſigna denotant contagium ſuam actionem præſtitiſſe) eadem die macula rubra in centro candeſcit excavaturque inflammatio extendatur, pars puncta magis ac magis dolens veram affert puſtulam oculo lentis ope cujus centrum eſt punctura multis ſæpiùs parvulis papulis circumdata varioloſis, ſeptimâ die hæc varia apparent ſigna, & oculo nudò fiunt ſenſibilia. Tandem eadem die abeunte, ingruit

ingruit febris quæ dicitur febris invasionis ; hæc febris tribus rarissimè quatuor diebus perdurat; symptomata generaliora quæ illam concomitantur, sunt tumor & decoloratio faciei, anxietas generalis, profunda tristitia, capitis gravidines lumborum & extremitatum dolores, & multa alia symptomata quæ præcipuè, secundâ die febris apparent ad decimum-tertium aut quartum pustulæ rubent, inflammantur, albescere incipiunt, exasperantur, in pus sincernm citò vertuntur, sequitur tandem dessicatio, tùm & etiam desquamatio.

De curat!one.

Post sollicitam ægri præparationem, & omnes cautelas huc usque institutas, nihil vel fere nihil in artificialium curatione variolarum agendum erit, morbus ille adeo simplex eveniet, ut nulla auxilia expostulaverit, varia enim placide percurret stadia; provida natura ad felicem morbi solutionem morbum conducet, usque ad initium febris regimen ab illo quod per præparationem habitum fuit, non multum recedat per morbi cursum legitimâ diœtâ cibis diluentibus, levibus, refrigerantibus utatur inoculatus. Sextâ vel septimâ die carnes subtrahantur natura ipsa hosce cibos recusat; alimenta ei convenientia sunt cremores oryzæ vel avenæ, juscula, fructus maturi, vel in clibano assati, potus demulcentes, refrigerantes, diluentes;

mucilaginosi ; aqua v. g. communis vel hordei, vel cum lacte mixta optime conveniunt, &c. Si alvus strictior est levis tamarindi vel prunorum decoctio, aut salia neutra præscribenda possunt. Liquores spirituosi, denique omnes potiones fermentatæ arceantur. Pluribus vestimentis non cooperiatur inoculatus cubiculum ubi aër continuò renovatur habitet; nam præter damnum aëris mephitici in cubiculo clauso; atmosphera enim infecta miasmatibus variolosis ab ægri corpore continuo effugientibus, ab ægro assidue inspirantur, deglutiunturque, vehementer morbum augere possunt. Si sub tempore eruptionis urgentia adessent symptomata, è lecto tollatur, & per liberum aërem perflatum egregie siccum & potius frigidiusculum deambulet, tunc ob languores maxima aderit difficultas; sed cito utilitatem sentit, adsuesit, adpetit, & effectu miro instantaneo levatur; celebres inoculatores *Sydenham*, *Boerrhaave*, *Méad*, *Freind*, *Van-Swieten*, *Huxam*, & alii aërem frigidum laudant. A somno abstineat non solum de somno nocturno, sed de somnolentiâ diurnâ, nam somno febris intenditur; his sapienter adhibitis tertium stadium per quod fit eruptio absque metuendis symptomatibus evenit & abit, adest tandem quartum stadium per quod variolæ suppurant, & squamatim decidunt, denique sub finem tertii stadii & per decursum quarti blandis purgantibus, scilicet salinis mannatis, alvus lenissime solli-

citanda ſit, largiorique potu, diuretico, nec-non ſtomachico movendæ ſunt urinæ attamen hæc caute, modeſtè & opportune fiant. Dein ſucculentiora valentioraque alimenta quorum quantitas in dies uſque ad perfectam ſanitatem prudenter augebit, ſumat convaleſcens, & inde fauſtiſſimo ſucceſſu gaudens, ad priſtinam vivendi modum recurret.

Hæc ſunt, PATRES AMPLISSIMI, quæ de variolarum inoculatione, veſtræ perſpicuitati exponere audeo. Multa in hac Diſſertatione deſunt, ſed indulgeatis quæſo, tyroni indulgeatis.

FINIS.